

Vendredi 17 juin 1994, 15 heures.

Le Soleil commençait à décliner. Rémy examinait la première feuille des notes d'Elisabeth sur le "Timée" de Platon [138].

— C'est intéressant ce que tu notes là.

— Tu ne connaissais pas ce livre ?

— Non.

— C'est à l'index ?

— L'index est une chose un peu dépassée. Mais je n'ai pas beaucoup travaillé sur l'eschatologie, donc je n'ai pas eu l'occasion d'approfondir.

Paul, qui observait les positions sur son jeu de dames, releva la tête.

— Comment ? Tu n'as pas étudié la scatologie ? Décidément, la formation des ecclésiastiques laisse à désirer, maintenant !

— Non, Paul, il s'agit de l'eschatologie, avec "e-s-c-h".

— Qu'est-ce que c'est, ça ?

— C'est le domaine de la théologie qui traite de la fin du monde.

— Ah ! Et c'est pour quand ?

— "Vous ne savez ni le jour, ni l'heure", a dit le Christ.

— Voilà qui est bien dit. C'est une bonne raison pour profiter des plaisirs de la vie dès maintenant.

Aussitôt dit, il plongea la main dans son sac à dos pour en ressortir un paquet de chocolats qu'il proposa à la ronde.

Rémy, riant encore de cette intervention, reprit sa conversation avec Elisabeth.

— Alors, si je te suis bien, Platon prétend qu'il y a eu plusieurs déluges, et qu'à chaque fois, une bonne partie de la race humaine a été anéantie, par l'eau ou par le feu.

— Disons que Platon rapporte un enseignement donné par de vieux prêtres égyptiens à Solon, un des fondateurs et législateurs de la cité d'Athènes, plus de 600 ans avant notre ère.

— Et qu'est-ce qui permet de penser que ce texte relate des faits

historiques ? Ne s'agit-il pas d'un symbole ? Les rédacteurs de textes philosophiques de cette époque, comme ceux de la Bible, utilisaient souvent des symboles pour introduire des notions complexes. Par exemple la création du monde, racontée par la "Genèse", décrit parfaitement, quoique dans un langage non scientifique, l'évolution de la planète et de la vie au cours des époques géologiques.

— Pour le "Timée", ce n'est pas nécessairement le cas. Le texte de Platon n'a pas de fondement religieux, ce qui permet de penser qu'il nous est parvenu sans distorsion depuis son écriture.

— Voilà qui est sympathique pour les rédacteurs de la Bible. Quand le "Timée" a-t-il été écrit ?

— Platon est né en 428, et mort en 347. Le "Timée" doit dater de 360 à 350 environ.

— Il était élève de Socrate, je crois ?

— Oui. Il fonda à Athènes une académie de philosophie, à la mode des pythagoriciens, et enseigna à Aristote. Son académie fut fermée en 529 de notre ère, par l'empereur Justinien, sur la demande de l'église chrétienne, qui la considérait comme un ferment d'hérésie.

— C'était une époque de crises et de schismes, que l'Eglise eut du mal à traverser. Donc d'après toi Platon aurait rapporté fidèlement les propos de Solon, et Solon n'aurait pas travesti un peu les dires des prêtres égyptiens ? Cette histoire d'Atlantide paraît bien délirante.

— Cela n'est peut-être pas délirant. D'abord, les idées politiques et sociales de Platon, exposées dans "La République" ou d'autres œuvres, sont assez loin de ce qui se pratiquait en Atlantide, d'après ce qu'en rapporte Solon. Cela enlève au texte une bonne partie de la valeur de parabole qu'on pourrait lui attribuer. Ensuite, les propos tenus par le vieux prêtre égyptien qui a informé Solon ne sont pas très flatteurs pour les Grecs qui, selon lui, "ne sont que des enfants", et dont les généalogies sont des "contes de nourrices". Il faut une certaine dose d'honnêteté pour les rapporter tels quels, comme l'a fait Platon, quand on est un citoyen en vue dans sa cité.

— Et pourquoi traite-t-il les Grecs d'enfants, ou leurs généalogies de contes de nourrices ?

— Tu devrais le lire. Ce n'est pas très long : commence là, au paragraphe 20, c'est un passage que je ferai lire à mes élèves.

Rémy prit le livre et s'installa à plat ventre, un brin d'herbe dans la bouche, pendant qu'Elisabeth mettait ses notes en forme, et préparait son cours.

“LE TIMEE” 20d — 26b. [138]**CRITIAS**

“Ecoute donc, Socrate, une histoire à la vérité fort étrange, mais exactement vraie, comme l’a jadis affirmé Solon, le plus sage des sept sages. Il était parent et grand ami de Dripidès, mon bisaïeul, comme il le dit lui-même en maint endroit de ses poésies. Or il raconta à Critias, mon grand-père, comme ce vieillard me le redit à son tour, que notre ville avait autrefois accompli de grands et admirables exploits, effacés aujourd’hui par le temps et les destructions d’hommes. Mais il en est un qui les surpasse tous, et qu’il convient de rappeler aujourd’hui, à la fois pour te payer de retour, et pour rendre à la déesse, à l’occasion de cette fête, un juste et véritable hommage, comme si nous chantions un hymne à sa louange”.

SOCRATE

“C’est bien dit. Mais quel est donc cet authentique exploit dont on ne parle plus, mais qui fut réellement accompli par notre ville, et que Critias rapporte sur la foi de Solon” ?

CRITIAS

“Je vais redire cette vieille histoire, comme je l’ai entendu raconter par un homme qui n’était pas jeune. Car Critias était alors, à ce qu’il disait, près de ses quatre-vingt-dix ans, et moi j’en avais dix tout au plus. C’était justement le jour de Coureotis pendant les Apaturies. La fête se passa comme d’habitude pour nous autres enfants. Nos pères nous proposèrent des prix de déclamation poétique. On récita beaucoup de poèmes de différents poètes, et comme ceux de Solon étaient alors dans leur nouveauté, beaucoup d’entre nous les chantèrent. Un membre de notre phratrie dit alors, soit qu’il le pensât réellement, soit qu’il voulût faire plaisir à Critias, qu’il regardait Solon non seulement comme le plus sage des hommes, mais encore, pour ses dons poétiques, comme le plus noble des poètes. Le vieillard, je m’en souviens fort bien, fut ravi de l’entendre et lui dit en souriant : “Oui, Amyandre, s’il n’avait pas fait de la poésie en passant et qu’il s’y fut adonné sérieusement, comme d’autres l’ont fait, s’il avait achevé l’ouvrage qu’il avait rapporté d’Egypte, et si les factions et les autres calamités qu’il trouva à son retour ne l’avaient pas contraint de la négliger complètement, à mon avis, ni Hésiode, ni Homère, ni aucun autre poète ne fût jamais devenu plus célèbre que lui”.

— *“Quel était donc cet ouvrage, Critias”, dit Amyandre ?*

— *“C’était le récit de l’exploit le plus grand et qui mériterait d’être le plus renommé de tous ceux que cette ville ait jamais accomplis; mais le temps et la mort de ses auteurs n’ont pas permis que ce récit parvînt jusqu’à nous”.*

— *“Raconte-moi dès le début, reprit l’autre, ce qu’en disait Solon et comment et à qui il l’avait entendu conter comme une histoire véritable”.*

— *“Il y a en Egypte”, dit Critias, “dans le delta, à la pointe duquel le Nil se*

partage, un nome * appelé Saïtique, dont la principale ville est Saïs, patrie du roi Amasis. Les habitants honorent comme fondatrice de leur ville une déesse dont le nom égyptien est Neith et le nom grec, à ce qu'ils disent, Athéna. Ils aiment beaucoup les Athéniens et prétendent avoir avec eux une certaine parenté. Son voyage l'ayant amené dans cette ville, Solon m'a raconté qu'il y fut reçu avec de grands honneurs, puis qu'ayant un jour interrogé sur les antiquités les prêtres les plus versés dans cette matière, il avait découvert que ni lui, ni aucun Grec n'en avait pour ainsi dire aucune connaissance. Un autre jour, voulant engager les prêtres à parler de l'antiquité, il se mit à leur raconter ce que l'on sait chez nous de plus ancien. Il leur parla de Phoroneus, qui fut dit-on le premier homme, et de Niobé, puis il leur conta comment Deucalion et Pyrrha survécurent au déluge; il fit la généalogie de leurs descendants et il essaya, en distinguant les générations, de compter combien d'années s'étaient écoulées depuis ces événements". Alors un des prêtres, qui était très vieux, lui dit : "Ah! Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants, et il n'y a point de vieillard en Grèce." A ces mots :

— "Que veux tu dire par là", demanda Solon ?

— "Vous êtes tous jeunes d'esprit", répondit le prêtre; "car vous n'avez dans l'esprit aucune opinion ancienne fondée sur une vieille tradition et aucune science blanchie par le temps. Et en voici la raison. Il y a eu souvent et il y aura encore souvent des destructions d'hommes causées de diverses manières, les plus grandes par le feu et par l'eau, et d'autres moindres par mille autres choses. Par exemple ce qu'on raconte aussi chez vous de Phaéton, fils du Soleil qui, ayant un jour attelé le char de son père et ne pouvant le maintenir dans la voie paternelle, embrasa tout ce qui était sur la Terre et périt lui-même frappé de la foudre a, il est vrai, l'apparence d'une fable; mais la vérité qui s'y recèle, c'est que les corps qui circulent dans le ciel autour de la Terre dévient de leur course et qu'une grande conflagration qui se produit à de grands intervalles détruit ce qui est à la surface de la Terre. Alors tous ceux qui habitent dans les montagnes et les endroits élevés et arides périssent plutôt que ceux qui habitent au bord des fleuves et de la mer. Nous autres, nous avons le Nil, notre sauveur ordinaire, qui, en pareil cas aussi, nous préserve de cette calamité par ses débordements. Quand, au contraire, les dieux submergent la Terre sous les eaux pour la purifier, les habitants des montagnes, bouviers et pâtres, échappent à la mort, mais ceux qui résident dans vos villes sont emportés par les fleuves dans la mer, tandis que chez nous, ni dans ce cas, ni dans d'autres, l'eau ne dévale jamais des hauteurs dans les campagnes; c'est le contraire, elles montent naturellement toujours d'en bas. Voilà comment et pour quelles raisons on dit que c'est chez nous que se sont conservées les traditions les plus anciennes. Mais en réalité, dans tous les lieux où le froid ou la chaleur excessive ne s'y opposent pas, la

* Division administrative de l'Égypte ancienne.

race humaine subsiste toujours plus ou moins nombreuse. Aussi tout ce qui s'est fait de beau, de grand ou de remarquable sous tout autre rapport, soit chez vous, soit ici, soit dans tout autre pays dont nous ayons entendu parler, tout cela se trouve ici consigné par écrit dans nos temples depuis un temps immémorial et s'est ainsi conservé. Chez vous au contraire, et chez les autres peuples, à peine êtes vous pourvus de l'écriture et de tout ce qui est nécessaire aux cités que de nouveau, après l'intervalle de temps ordinaire, des torrents d'eau du ciel fondent sur vous comme une maladie et ne laissent survivre de vous que les illettrés et les ignorants, en sorte que vous vous retrouvez au point de départ comme des jeunes, ne sachant rien de ce qui s'est passé dans les temps anciens, soit ici, soit chez vous. Car ces généalogies de tes compatriotes que tu récitais tout à l'heure, Solon, ne diffèrent pas beaucoup de contes de nourrices. Tout d'abord vous ne vous souvenez que d'un seul déluge terrestre, alors qu'il y en a eu beaucoup auparavant; ensuite vous ignorez que la plus belle et la meilleure race qu'on ait vu parmi les hommes a pris naissance dans votre pays, et que vous en descendez, toi et votre cité actuelle, grâce à un petit germe échappé du désastre. Vous l'ignorez, parce que les survivants, pendant beaucoup de générations, sont morts sans rien laisser par écrit. Oui, Solon, il fut un temps où, avant la plus grande des destructions opérée par les eaux, la cité qui est aujourd'hui Athènes fut la plus vaillante à la guerre et sans comparaison la mieux policée à tous les égards : c'est elle qui, dit-on, accomplit les plus belles choses et inventa les plus belles institutions politiques dont nous ayons entendu parler sous le ciel''.

Solon m'a rapporté qu'en entendant cela, il fut saisi d'étonnement et pria instamment les prêtres de lui raconter exactement et de suite tout ce qui concernait ses concitoyens d'autrefois. Alors le vieux prêtre lui répondit: "Je n'ai aucune raison de te refuser, Solon, et je vais t'en faire un récit par égard pour toi et pour ta patrie, et surtout pour honorer la déesse qui protège votre cité et la nôtre et qui les a élevées et instruites, la vôtre, qu'elle a formé la première, mille ans avant la nôtre, d'un germe pris à la Terre et à Héphaïstos, et la nôtre par la suite. Depuis l'établissement de la nôtre, il s'est écoulé huit mille années : c'est le chiffre que portent nos livres sacrés. C'est donc de tes concitoyens d'il y a neuf mille ans que je vais t'exposer brièvement les institutions et le plus glorieux de leurs exploits. Nous reprendrons tout en détail, et de suite, une autre fois, quand nous en aurons le loisir, avec les textes à la main. Compare d'abord leurs lois avec les nôtres. Tu verras qu'un bon nombre de nos lois actuelles ont été copiées sur celles qui étaient en vigueur chez vous.

C'est ainsi d'abord que la classe des prêtres est séparée des autres; de même celle des artisans, où chaque profession a son travail spécial, sans se mêler à une autre, et celle des bergers, des chasseurs, et des laboureurs. Pour la classe des guerriers, tu as sans doute remarqué qu'elle est chez nous également séparée de toutes les autres; car la loi leur interdit de s'occuper d'aucune autre chose que de la guerre. Ajoute à cela la forme des armes,

boucliers et lances, dont nous nous sommes servis, avant tout autre peuple de l'Asie, en ayant appris l'usage de la déesse qui vous l'avait d'abord enseigné. Quant à la science, tu vois sans doute avec quel soin la loi s'en est occupé ici dès le commencement, ainsi que de l'ordre du monde. Partant de cette étude des choses divines, elle a découvert tous les arts utiles à la vie humaine, jusqu'à la divination et à la médecine, qui veille à notre santé, et acquis toutes les connaissances qui s'y rattachent.

C'est cette constitution même et cet ordre que la déesse avait établis chez vous d'abord, quand elle fonda votre ville, ayant choisi l'endroit où vous êtes nés, parce qu'elle avait prévu que son climat heureusement tempéré y produirait des hommes de haute intelligence. Comme elle aimait à la fois la guerre et la science, elle a porté son choix sur le pays qui devait produire les hommes les plus semblables à elle-même et c'est celui là qu'elle a peuplé d'abord. Et vous vous gouverniez par ces lois et de meilleures encore, surpassant tous les hommes dans tous les genres de mérites, comme on pouvait l'attendre de rejetons et d'élèves des dieux. Nous gardons ici par écrit beaucoup de grandes actions de votre cité qui provoquent l'admiration, mais il en est une qui les dépasse toutes en grandeur et en héroïsme. En effet, les monuments écrits disent que votre cité détruisit jadis une immense puissance qui marchait insolemment sur l'Europe et l'Asie tout entières, venant d'un autre monde situé dans l'océan Atlantique. On pouvait alors traverser cet océan, car il s'y trouvait une île devant ce détroit que vous appelez, dites vous, les colonnes d'Héraclès. Cette île était plus grande que la Lybie et l'Asie réunies. De cette île, on pouvait alors passer dans les autres îles, et de celles-ci gagner tout le continent qui s'étend en face d'elles et borde cette véritable mer. Car tout ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un port dont l'entrée est étroite, tandis que ce qui est au-delà forme une véritable mer et que la terre qui l'entoure a vraiment tous les titres pour être appelée continent. Or dans cette île Atlantide, des rois avaient formé une grande et admirable puissance, qui étendait sa domination sur l'île entière et sur beaucoup d'autres îles et quelques parties du continent. En outre, en deçà du détroit de notre côté, ils étaient maîtres de la Lybie jusqu'à l'Égypte, et de l'Europe jusqu'à la Thyrrénie. Or, un jour, cette puissance, réunissant toutes ses forces, entreprit d'asservir d'un seul coup votre pays, le nôtre, et tous les peuples en deçà du détroit. Ce fut alors, Solon, que la puissance de votre cité fit éclater aux yeux du monde sa valeur et sa force. Comme elle l'emportait sur toutes les autres par le courage et tous les arts de la guerre, ce fut elle qui prit le commandement des Héliènes; mais, réduite à ses seules forces par la défection des autres et mise ainsi dans la situation la plus critique, elle vainquit les envahisseurs, éleva un trophée, préserva de l'esclavage les peuples qui n'avaient pas encore été asservis, et rendit généreusement à la liberté tous ceux qui, comme nous, habitent à l'intérieur des colonnes d'Héraclès. Mais dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre et des inondations extraordinaires, et, dans l'espace d'un seul jour et d'une seule nuit néfaste, tout ce que vous aviez de combattants fut englouti d'un seul coup dans la terre, et l'île Atlantide, s'étant

abîmée dans la mer, disparut de même. Voilà pourquoi aujourd'hui encore, cette mer là est impraticable et inexplorable, la navigation étant gênée par les bas fonds vaseux que l'île a formés en s'affaissant."

"Voilà, Socrate, brièvement résumé, ce que m'a dit Critias qui le tenait de Solon .../..."

Rémy se rassit, et rendit le livre à Elisabeth. Il restait pensif. Elle le questionna ?

— Alors, qu'en penses tu ?

— Eh bien, à vrai dire, cela me paraît simplement relever du domaine du mythe.

— Tu ne crois pas que l'on peut faire des rapprochements entre ce texte et la Bible ?

— Quelles parties de la Bible ?

— L'histoire du déluge, ou l'Apocalypse.

— Non ! Pour moi, cela n'a rien à voir !

— Tu as raison, si l'on prend le texte à la lettre. Le déluge raconte un événement vécu par Noé. L'Apocalypse est un texte prophétique, qui annonce la fin des temps, donc l'avenir. Mais on pourrait faire le rapprochement avec Platon, et penser que tous ces textes ont une origine commune dans une tradition orale fort ancienne. D'ailleurs, on sait que le récit de Noé est très proche de celui de Gilgamesh, héros sumérien. La tradition se situant à la racine de ces textes aurait pu être transmise jusqu'en Egypte et reprise par Platon, par l'intermédiaire de Solon. L'Apocalypse est écrit comme un livre de visions. Mais il est possible que certaines visions soient inspirées d'autres textes plus anciens et perdus, ou d'une tradition orale.

— C'est une explication qui tient debout. Mais pour l'Eglise, ces textes ont été révélés, c'est-à-dire que leur inspiration est de nature divine.

— Tu penses que Dieu, du haut de son nuage, a dicté ces textes aux hommes qui les ont écrits ?

— Pas vraiment, non. On sait très bien que de nombreux textes intégrés au canon biblique ont une origine profane, historique ou poétique. Par exemple dans l'Apocalypse on voit très bien qu'à un texte original, de nature essentiellement religieux, des rédacteurs ultérieurs ont rajouté un violent pamphlet politique contre Rome. Ce qui est important, c'est la valeur d'enseignement que les textes portent. Le travail de rédaction, de compilation et de recueil des textes est un travail humain; mais leur réunion

dans un livre sacré qui inspire l'esprit religieux fait partie du plan divin.

— Cela ne te choquerait donc pas si les textes de Platon étaient intégrés à la Bible.

— D'abord ces livres n'ont pas la même orientation, ni la même destination. Dans la Bible, les événements cités, que ce soit pour le déluge ou l'Apocalypse, font partie de ce plan divin, qui nous est d'ailleurs inaccessible. L'enseignement est clair : notre existence est directement liée à la volonté de Dieu. Dans le texte de Platon, aucune référence religieuse n'apparaît. Les prêtres égyptiens se contentent de citer des cataclysmes enregistrés par l'histoire. Aucun enseignement n'est tiré.

— Mais on pourrait admettre, à l'inverse, que les fondements du texte sur le déluge, ou de l'Apocalypse, aient été des traditions purement historiques, comme le récit de Platon, et que les éléments d'explication liés à la volonté divine aient été rajoutés pour instruire le peuple et l'inciter à suivre le droit chemin indiqué par les prêtres, sous peine de voir l'histoire se répéter.

— Tu as une vision bien négative de la religion.

— Disons que je suis réaliste.

— Tu n'as pas entièrement tort. Les autorités de toutes les religions ont dans le passé abusé de leur savoir et de leur position d'interprètes autorisés des textes pour augmenter leur pouvoir au sein de la société. L'un des points importants de l'enseignement du Christ est que les pouvoirs temporels et spirituels doivent être clairement séparés. Mais aujourd'hui l'approche de l'Eglise catholique est différente. La fin des temps n'est plus un épouvantail brandi devant les fidèles pour les exhorter à se repentir et à suivre les préceptes de morale sociale fixés par les prêtres : il s'agit plutôt d'une transition à la fois individuelle et collective, par laquelle nous passerons tous, de cette vie terrestre à une autre forme d'existence qui échappe à notre compréhension.

— Pour toi, l'histoire de Noé ou l'Apocalypse ne sont que des paraboles, transposant en images ce grand passage vers un autre monde ?

— C'est une manière de comprendre.

— Mais tu admets qu'il puisse y en avoir d'autres ?

— Tu veux dire une interprétation historique ?

— Eh bien imagine, par exemple, qu'aujourd'hui un prophète noir américain conduise ses concitoyens de couleur vers une terre promise, quelque part en Afrique, pour y constituer un Etat nouveau. C'est une éventualité qui a été envisagée sans rire par certains...

— Et même tentée lors de la création du Libéria !

— Exact. Suppose qu'ils partent en emportant avec eux une grande caisse de livres disparates glanés ici ou là, sur divers sujets historiques ou scientifiques. Une fois arrivés et installés (disons au vingt-deuxième siècle), ils pourraient être tentés d'écrire l'histoire de leur peuple. Constatant que la mémoire collective ne pouvait pas remonter à plus de deux ou trois siècles en arrière, du temps de leur capture comme esclaves par les négriers, leur démarche serait probablement d'utiliser le contenu de la caisse pour en rajouter un peu et ne pas paraître dévalorisés par rapport à des voisins ayant des traditions bien plus anciennes. On aurait peut-être la surprise, en analysant leur histoire ainsi réécrite, d'y retrouver, avec une chronologie surréaliste, le combat de Jeanne d'Arc contre le géant King Kong, l'épisode du cheval de Troie poussé par Dieu dans Stalingrad assiégée, ou l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, sous trois versions différentes suivant qu'elle a été reprise d'un ouvrage français, allemand ou chinois. Tout cela pourrait être agrémenté avec le récit de l'ensevelissement de Pompéi pour punir ses habitants de leur débauche, l'explosion du volcan Saint-Helens suivie du repeuplement de l'Amérique par les descendants de Ronald et Nancy Reagan ...

— Tu caricatures la Bible ! Tu ne trouves pas que tu forces un peu le trait ?

— A peine. Je crois que certains épisodes de la Bible, notamment ceux qui sont consignés dans les premiers livres, relatent des faits bien plus anciens que l'histoire du peuple hébreu. Certains dateraient peut-être de cette grande civilisation disparue dans le passé dont parle Platon, et auraient pu être empruntés à un corpus de traditions conservées par les Égyptiens ou les Babyloniens, eux-mêmes héritiers des Sumériens.

— Je vois où tu veux en venir. Tu penses que nous pourrions retrouver un jour l'arche d'alliance, pour nous apercevoir qu'elle contient une copie sur papyrus des archives de l'Atlantide ? Voilà qui ferait un bon thème de roman fantastique ou de film d'aventures. Si Indiana Jones n'avait pas déjà retrouvé l'Arche d'Alliance, nous pourrions proposer ce scénario à Steven Spielberg.

— Ce serait une bonne idée.

— Pour te répondre sérieusement, je crois qu'en fait ton interprétation n'est pas scandaleuse. Contrairement aux Juifs pour qui la Bible est à la fois le texte sacré et le livre d'histoire de leur peuple, les Chrétiens ont tendance à prendre un peu de recul sur l'aspect historique des premiers livres de l'Ancien Testament.

— Cela fait partie de l'évolution de l'Eglise ?

— Bien des choses bougent en ce moment. Des théologiens catholiques ont remis en question des points de dogme qui paraissaient intangibles, sans être désavoués par la hiérarchie. Les travaux récents d'analyse des textes du Nouveau Testament, notamment ceux de l'école allemande, ont mis en évidence un certain nombre de points qui semblent bien prouver qu'il faut se garder de considérer les Evangiles comme des textes historiques écrits par des témoins directs des événements. L'Eglise n'a pas encore tiré les conséquences dogmatiques de ces recherches, mais il faudra bien que cela se fasse un jour.

— Probablement. Mais est-ce que tu admettrais aussi que le récit de Platon, les aventures de Noé et l'Apocalypse, soient plusieurs formes de narration d'un même événement, explicable de manière rationnelle : un cataclysme naturel d'amplitude exceptionnelle, par exemple, dans lequel Dieu ne serait pour rien.

— Cela m'étonnerait, je ne vois pas bien de quel cataclysme il pourrait s'agir. Mais je n'y vois pas d'obstacle théologique.

— Si l'on admettait qu'un tel cataclysme puisse se reproduire, l'idée du retour du Christ, à la fin des temps, pour juger les vivants et les morts, en prendrait un bon coup.

— Pas nécessairement. Dans jugement dernier, il faut comprendre dernier au sens de suprême, ou ultime. Si un cataclysme peut être à l'origine des traditions et se reproduire dans le futur, alors il est clair qu'il y aura nécessairement un grand nombre de morts, et sans doute aussi des survivants. Pour l'humanité, il s'agirait de l'épreuve ultime. Pour les morts, il y aurait aussi épreuve et jugement, comme d'ailleurs pour tous ceux qui sont morts en dehors du contexte d'un tel événement. Pour les survivants, il y aurait assurément une épreuve physique et morale. Pour tous, Dieu constituerait le recours et le support à travers les difficultés et la souffrance.

— Tu exprimes ton opinion ou la thèse officielle sur le sujet ?

— C'est mon opinion personnelle. Mais je sais qu'elle ne choquerait pas les oreilles de mes autorités.

— Tu devrais lire aussi la fin de "Critias". Platon revient à une explication religieuse de la fin catastrophique de l'Atlantide, conçue comme un châtiment des humains corrompus par la richesse. Tiens, prends Critias, paragraphe 120.

Rémy reprit le livre à la page ouverte.

“LE CRITIAS” : 120a — 120c [138]**CRITIAS**

“Telle était la formidable puissance qui existait alors en cette contrée, et que le dieu assembla et tourna contre notre pays, pour la raison que voici. Pendant de nombreuses générations, tant que la nature du dieu se fit suffisamment sentir en eux, ils obéirent aux lois et restèrent attachés au principe divin auquel ils étaient apparentés. Ils n’avaient que des pensées vraies et grandes en tout point, et ils se comportaient avec douceur et sagesse en face de tous les hasards de la vie et à l’égard les uns des autres. Aussi, n’ayant d’attention qu’à la vertu, faisaient-ils peu de cas de leurs biens et supportaient-ils aisément le fardeau qu’était pour eux la masse de leur or et de leurs autres possessions. Ils n’étaient pas enivrés par les plaisirs de la richesse et, toujours maîtres d’eux-mêmes, ils ne s’écartaient pas de leur devoir. Tempérants comme ils l’étaient, ils voyaient nettement que tous ces biens aussi s’accroissaient par l’affection mutuelle unie à la vertu, et que, si on s’y attache et les honore, ils périssent eux-mêmes et la vertu avec eux. Tant qu’ils raisonnèrent ainsi et gardèrent leur nature divine, ils virent croître tous les biens dont j’ai parlé. Mais quand la portion divine qui était en eux s’altéra par son mélange avec un élément mortel considérable et que le caractère humain prédomina, incapables dès lors de supporter la prospérité, ils se conduisirent indécentement, et à ceux qui savent voir, ils apparurent laids parce qu’ils perdaient les plus beaux de leurs biens les plus précieux, tandis que ceux qui ne savent discerner ce qu’est la vraie vie heureuse les trouvaient justement parfaitement beaux et heureux, tout infectés qu’ils étaient d’injustes convoitises et de l’orgueil de dominer. Alors le dieu des dieux, Zeus, qui règne suivant les lois et qui peut discerner ces sortes de choses, s’apercevant du malheureux état d’une race qui avait été vertueuse, résolut de les châtier pour les rendre plus modérés et plus sages. A cet effet il réunit tous les dieux dans leur demeure, la plus précieuse, celle qui, située au centre de l’univers, voit tout ce qui participe à la génération, et les ayant rassemblés, il leur dit ...”

Le manuscrit de Platon se termine sur ces mots.

Rémy rendit le livre à Elisabeth.

— Voilà une présentation qui est plus classique. Zeus n’est pas satisfait du comportement des hommes et tire la chasse. D’ailleurs, si Zeus voyait se conduire certains de nos contemporains, il aurait sans doute une furieuse envie de recommencer !

— Cela ne te choque pas ? Tu admets que, si Dieu est d’une certaine manière à l’origine du châtement, il fasse périr aussi bien les hommes justes que les hommes corrompus, les pauvres et les riches, les esclaves et les maîtres ?

— Tu poses un des problèmes les plus difficiles de la théologie. La

souffrance fait-elle partie du plan divin ? En fait, il faut placer Dieu dans une dimension différente de celles qui bornent la perception que nous avons de l'univers. Dieu ne contrôle pas en permanence nos actions, il n'intervient pas sans cesse pour répartir équitablement plaisir et souffrance. Chacun de nous sera jugé à sa mort sur ce qu'il a reçu et donné. La souffrance dans ce monde sera compensée par la joie dans l'Au-delà. Mais je te fais remarquer que c'est Platon qui pose Zeus en juge et bourreau de l'humanité. Il ne s'agit pas de la Bible, ni de Dieu, et encore moins du Christ.

— Oh, c'est bien la leçon à tirer du récit du déluge, non ?

— Peut-être. Mais dans l'Apocalypse, qui est un texte plus récent, il n'y a pas l'idée de châtement. Le jugement dernier est au contraire une manière de rendre les hommes égaux devant les épreuves.

— Au fait, qui est l'auteur de l'Apocalypse ?

— On dit habituellement que c'est l'évangéliste Jean, le disciple du Christ. Mais ce serait peut-être un homonyme, un certain Jean de Patmos, à moins que l'apôtre Jean n'ait été exilé un temps à Patmos par les autorités romaines.

— Cela expliquerait le ton employé contre Rome, la bête, la prostituée.

— C'est cela. C'est une violence verbale que l'on ne retrouve absolument pas dans l'évangile de Jean.

— Il aurait pu écrire son Evangile avant d'être exilé, alors qu'il n'avait pas encore ce ressentiment contre Rome.

— Non. Il est quasiment certain que cet Evangile a été écrit le dernier, après ceux de Marc, Luc et Matthieu. On pensait, il y a une trentaine d'années, que ces derniers, qu'on appelle "les synoptiques", avaient été traduits en Grec d'après un texte hébreu qu'on appelle la "source inconnue des évangiles". Il paraît plus probable aujourd'hui que Marc, fils de l'apôtre Pierre, qui avait été appelé à Rome par Paul de Tarse, aurait été le premier à mettre sur le papier des traditions orales, ses souvenirs d'adolescent, le témoignage de son père et la doctrine de Paul, quarante ans après la mort du Christ. Luc était un médecin d'Antioche converti par Paul. Il fait figure d'idéologue, d'éminence grise de Paul, et a probablement tenu un rôle majeur dans la fixation du dogme de l'église naissante. Il semblerait notamment que le texte de Marc, dans lequel on trouve de belles expressions de grec classique, suspectes sous la plume du fils d'un pêcheur galiléen, ait été revu et corrigé par Luc.

— Je vois... une dissertation collective ! Dans ces cas là, j'enlève cinq points au bon élève qui a aidé son camarade. Et Matthieu ?

— Matthieu était un oriental. Rédigeant dans les années quatre-vingt, en suggérant habilement que son texte était écrit par Matthieu le disciple de Jésus, il a extrapolé à partir des textes de Marc et Luc, rajoutant des miracles ou même des invraisemblances historiques, comme le "massacre des innocents", dans un but purement apologétique, comme dans d'autres évangiles tardifs dits "apocryphes". Chacun des trois synoptiques incorpore des éléments divers de la tradition orale de la fin du premier siècle. L'évangile de Jean, par contre, daterait des premières années du second siècle de notre ère. Son rédacteur disposait des synoptiques, mais probablement aussi de quelques témoignages de première main. Certains analystes pensent, d'après la structure littéraire et le vocabulaire, que le texte aurait été écrit par quelqu'un qui avait connu Jean l'apôtre, puis révisé en une ou plusieurs fois, au second siècle, par un ou plusieurs membres de la communauté chrétienne qu'il avait fondée à Ephèse. D'ailleurs, à Ephèse, les traditions et les guides touristiques d'aujourd'hui gardent la trace de deux "Jean", dont on montre encore les tombes...

— Et l'Apocalypse ?

— Il se pourrait bien que l'Apocalypse ait été composé d'une manière semblable à l'évangile de Jean. Il pouvait s'agir d'une compilation ou d'un texte original, rédigé à la fin du premier siècle, et modifié par des ajouts successifs au cours du second siècle. D'ailleurs, le texte se termine par des imprécations et des menaces contre ceux qui oseraient le modifier : le dernier rédacteur savait pourquoi il écrivait ça !

— Tu dis ne pas l'avoir étudié, mais tu sembles bien le connaître.

— Un peu tout de même; je le trouve beau, à la fois rythmé et poétique. Tiens, je dois en avoir un passage en notes dans mon carnet.

Il sortit de son sac un petit carnet recouvert de cuir, et chercha .

— Voilà : "Lorsqu'il ouvrit le sixième sceau, alors il se fit un violent tremblement de terre, et le Soleil devint aussi noir qu'une étoffe de crin, et la Lune devint toute entière comme du sang, et les astres du ciel s'abattirent sur la Terre comme les figues avortées que projette un figuier tordu par la bourrasque, et le ciel disparut comme un livre qu'on roule, et les monts et les îles s'arrachèrent de leur place; et les rois de la Terre, et les hauts personnages, et les grands capitaines, et les gens enrichis, et les gens influents, et tous enfin esclaves ou libres, ils allèrent se terrer dans les cavernes et parmi les rochers des montagnes, disant aux montagnes et aux rochers: croulez sur nous, et cachez-nous loin de celui qui siège sur le trône et de la colère de l'agneau. Car il est arrivé, le grand jour de sa colère, et qui donc peut tenir ?" Tu vois, on peut donc faire une lecture de l'Apocalypse dans le sens de la narration des effets d'un cataclysme

naturel, observés dans le passé. Mais d'autres passages sont totalement incompréhensibles dans ce sens là, et ne sont interprétables qu'à la lumière de la croyance religieuse.

— Je ne saisis pas bien l'image du livre qu'on roule...

— Il faut se représenter un livre non pas comme ce que nous connaissons maintenant, mais comme un rouleau de parchemin.

— Ah, oui, évidemment. Pour toi, c'est un texte essentiel ?

— Oui. D'abord, "Apocalypse" signifie "Révélation", et non pas catastrophe ou cataclysme, comme on le croit souvent. Le texte est donc destiné à nous révéler un enseignement. Comme l'Evangile de Jean, l'Apocalypse semble être un texte qui peut se lire à deux niveaux. Le premier niveau est le sens apparent, et le second contient un sens caché, qui nécessite une clé de lecture.

— Et tu connais cette clé ?

— Non. Je sais que beaucoup de gens la cherchent, y compris certains qui ne sont pas croyants. Plus tard, si j'ai le temps, je le ferai. Tu pourrais la chercher aussi.

— Tu sais, moi, les recherches ésotériques... De toute manière, si cette clef existe, quelqu'un finira bien par la trouver, et la publiera. Mais, pour revenir à ce que tu disais tout à l'heure sur les évolutions de l'église, qu'est-ce qu'on pense maintenant de la structure du temps ?

— C'est un domaine qui évolue vite. On pensait, il y a seulement un siècle, que le temps avait débuté lors de la création du monde par Dieu, et qu'il se terminerait avec sa fin et le retour du Christ. Certains avaient même savamment calculé les dates de ces événements. Mais l'église aujourd'hui est en accord avec la conception cosmogonique des savants. La création et la fin du monde bibliques pourraient être des allégories expliquant ce que les astrophysiciens appellent le "big bang" pour le début de l'univers, et le "big crunch" pour sa fin. L'analogie est valable, bien que les échelles de temps soient passées de quelques millénaires à quelques milliards d'années.

Jacques, qui avait suivi la fin de la conversation, intervint.

— Alors là, mon vieux, je crois que tu peux revoir ta copie. Il faudrait vous remettre au goût du jour !

— Comment ça ?

— Le "big bang" et le "big crunch" sont considérés par beaucoup d'astrophysiciens comme des théories à peu près aussi sérieuses que la création du monde par Yahvé selon la Genèse. Nous savons, depuis quatre

à cinq ans, que le “big bang” n’a pas pu exister. Des mesures par satellite du rayonnement du fond du ciel nous ont montré qu’il était homogène dans toutes les directions de l’espace et qu’il répondait parfaitement à la loi d’émission des corps noirs. Cette mesure réfute absolument l’hypothèse d’une explosion localisée dans le temps et l’espace et de l’expansion de l’univers à partir de ce point. Les amas et superamas de galaxie ont une structure géométriques qui ne peut s’expliquer que par l’action des forces de gravitation pendant des centaines de milliards d’années. Le mécanisme de formation des quasars suppose aussi des temps de cet ordre.

— Et le décalage vers le rouge des spectres d’étoiles ?

— C’est bien ça le principal problème. Pour l’expliquer, il faut supposer que la vitesse de la lumière peut diminuer lorsque les photons vieillissent, ou que le temps peut se contracter. Mais c’est contradictoire avec les prémisses de la relativité.

— Donc Einstein se serait trompé ?

— Non. Pas plus que Newton ne s’était trompé en établissant les lois de la gravitation. Mais la relativité sera sans doute un jour complétée par une théorie plus puissante, qui expliquera certaines anomalies, comme le vieillissement de la lumière. La relativité explique déjà que les photons puissent subir des accélérations transversales, ce qui donne les “mirages gravitationnels” : il y a peu de chemin à faire pour admettre que les photons subissent aussi des accélérations longitudinales. D’ailleurs certains physiciens commencent à dire que l’expérience de Michelson et Morley peut donner lieu à des interprétations contradictoires, ou que certains développements de la relativité générale conduisent à des impasses.

Elisabeth l’interrogea :

— Tout cela dépasse mes capacités en physique, mais dois-je comprendre que pour les scientifiques, le temps pourrait être un concept ouvert, sur le passé et sur l’avenir ? Une droite infinie ?

— Ce que nous pouvons dire, c’est que l’idée de placer arbitrairement des butées à plus ou moins quinze milliards d’années est probablement un concept à rejeter. Alors pourquoi ne pas qualifier d’infinie une quantité sur laquelle nos moyens actuels ne permettent pas de placer des butées ? Peut-être d’ailleurs, si l’univers est fermé, ne s’agit-il pas d’une droite mais d’une courbe fermée : une sorte de cercle.

Catherine, intéressée, proposa à son tour :

— Ce serait, en tous cas, une conception plus proche de la vision du temps qu’ont les orientaux. Pour les vieux textes sacrés de l’Inde, le temps

est cyclique, et se développe sans fin. Chaque cycle est composé d'une succession de quatre âges (or, argent, airain et fer). La séparation entre deux cycles est matérialisée par un grand cataclysme qui rénove complètement la Terre. Mais les durées qui sont habituellement avancées pour les cycles en questions sont bien plus faibles que celles que vous avez citées : il s'agirait plutôt de quelques dizaines de millénaires. Certains astrologues tentent de repérer ces cycles par le passage du point vernal d'un signe du zodiaque à l'autre, dans un mouvement inverse du mouvement du Soleil. Comme nous passons actuellement de l'ère des Poissons à l'ère du Verseau, nous pourrions être à la veille d'un de ces cataclysmes.

Jacques lui expliqua :

— C'est stupide. La rétrogradation du point vernal s'explique d'une manière parfaitement physique par le mouvement gyroscopique de la Terre, et il n'y a aucune raison de placer une limite quelconque entre deux signes du zodiaque plutôt qu'ailleurs.

— Stupide ou pas, tu dois bien reconnaître qu'une proportion non négligeable de l'humanité a une conception du temps qui n'est ni celle des judéo-chrétiens, ni celle des savants. Connais-tu René Guénon ?

— Non, je n'ai jamais entendu parler de lui. C'est un astrologue ?

— C'est un métaphysicien, mort en 1951. Tu devrais lire quelques uns de ses bouquins. Tu verrais que le développement de ces concepts donne des systèmes philosophiques tout aussi satisfaisants pour l'esprit que l'idée du progrès linéaire et indéfini à laquelle s'accrochent les dévots de la religion scientiste occidentale et les chrétiens qui leur emboîtent le pas en oubliant leur propre tradition eschatologique.

Paul, inquiet de la tournure que prenait le débat, détourna la conversation :

— Jacques, c'est à toi de jouer. Fais gaffe, j'ai déjà quatre pions d'avance. Catherine, ma chérie, tu devrais continuer tes calculs astrologiques si tu veux finir avant ce soir.

Elisabeth termina la discussion :

— C'est passionnant, tout ça, mais cela ne m'avance pas beaucoup pour la préparation de mes cours. Si je veux partir en vacances tranquille cet été, il faudrait que je revienne à Platon. René Guénon n'est pas encore au programme du bac.

Elle reprit ses notes et se replongea dans la préparation de son cours.